

CARESSES INTÉRESSÉES



La mère. — Yvonne, ton frère est beaucoup plus gentil que toi, vois comme il me dit gentiment bonjour.

Yvonne. — C'est vrai, mais moi je n'ai pas cassé le beau vase bleu du salon.

CHANSONNELLE

Chanson faite pour dame douce et belle :
Amour le veut, amour ! et c'est assez,
Pour le roman de cette chansonnette ;
Va, ma chanson, à celle que je sais !

Va, ma chanson qui de mes pleurs est née,
Comme l'oiseau qui part avant le jour,
Trouver au loin la blonde couronnée,
Et coudre lui ma tristesse d'amour.

Dis mon amour à la comtesse blonde,
Ce que je souffre et me plaît à souffrir
Pour la plus noble et la meilleure au monde,
Et fier serai si j'en devais mourir !

N'oublierai rien que son mépris peut-être :
Peut-être aussi ses regards courroucés
S'attendriront, ne pouvant mieux connaître ;
Va, ma chanson, à celle que tu sais !

HENRI DE BORNIER.

LA PLAQUE

On comprendra — et peut être même consentira-t-on à la partager — la profonde stupeur en laquelle je me sentis soudain précipité lorsque, dernièrement, traversant la petite ville de Malbec (Calva los) où m'appelaient certaines affaires d'ailleurs assez louches, j'aperçus, collée sur la façade d'une très vieille maison, une superbe plaque de marbre noir portant cette inscription en lettres d'or :

C'EST DANS CETTE MAISON QU'EST NÉ
L'EMPEREUR NAPOLEON I.

Tout d'abord, je me crus le jouet d'une hallucination, demeurant là, dans la rue, les pieds comme collés au sol et, d'une main peu rassurée, me frottant les yeux et la cervelle (une façon de parler, bien entendu).

Puis, je relus l'inscription.

Nul doute, elle était conçue dans les termes que je viens de reproduire.

Alors, quoi ?

Me trouvais je réellement à Malbec (Calva los), sur les bords de la Manche, ou bien si quelque manière de folie déambulatoire ne m'avait pas poussé, inconscient, jusqu'à Ajaccio ?

La situation devenait inquiétante.

Et je ne pouvais détacher mon regard de cette sacrée plaque de marbre noir et de ces mots en lettres d'or : *C'est dans cette maison qu'est né l'empereur Napoléon I.*

Si, tout de même, je me trouvais à Ajaccio !

C'est une démenée assez répandue, paraît-il, que celle là, grâce à laquelle vous filez de chez vous et marchez, marchez, marchez jusqu'au moment où vous vous réveillez, ahuri, dans le plus inattendu des patelins.

De mon air en apparence le plus indifférent, j'engageai la conver-

sation avec plusieurs boutiquiers qui échangeaient de vagues propos sur le pas de leur porte, et je fus immédiatement rassuré : ces gens n'avaient l'accent pas plus corse que vous et moi (Capazza excepté) ; j'avais bien affaire à des Normands.

Alors, re-quoi ?

Ne fallait-il donc voir en cette fallacieuse inscription que l'œuvre ridicule de quelque bas mystificateur provincial ?

Devinant, malgré moi, mon bien légitime ahurissement, les susdits bourgeois se hâtèrent à projeter sur les ténèbres de ma stupeur la lumière profuse de la fort simple explication.

Au cours de l'été dernier, il se tint à Malbec une de ces braves petites expositions ethnographiques qui suffisent à sortir pour cinq ou six mois les chefs-lieux de canton de leur torpeur fétide.

Fort intéressante, au surplus, et des mieux réussies, m'affirme-t-on, cette exposition communiqua à tous les Malbecquois une fièvre inconnue jusqu'alors.

Tout fut à l'ethnographie.

Une boucherie alla jusqu'à s'intituler *Boucherie ethnographique*.

L'illustre Servani débaptisa son café et l'appela désormais : *Au rendez-vous des ethnographes malbecquois*.

Etc., etc., etc.

Le goût pour les choses du passé devint du délire.

C'e t à qui sortirait des coins les plus reculés de ses vieux greniers mille objets d'un innombrable hétéroclitisme.

Des commissions, des sous-commissions travaillaient à la mairie, dans les paroisses, dans les confréries, à l'hospice, exhumant les archives multi-centenaires.

Ce qu'on découvrit de vieux grands hommes nés à Malbec et jusqu'alors inconnus dépasse l'imagination : un évêque, du temps de Louis XIV ; un sous-surintendant des Beaux-Arts sous Louis XV ; de hardis marins de toutes les époques qui, chacun, avait le premier débarqué aux Grandes-Indes, au Canada, au Brésil, etc., etc. ; jusqu'à un connétable de je ne sais plus quel siècle !

Non seulement on découvrait de vieux grands hommes, mais encore on retrouvait la maison en laquelle ils avaient vu le jour ou bien vécu.

Et les plaques de marbre noir avec inscriptions en or s'étaient sur la façade des demeures historiques.

Ce fut un gros crève-cœur pour ceux des propriétaires malbecquois dont la maison n'avait abrité la naissance ou la vie d'un seul personnage en vue.

Incapable de supporter ce qu'il appelait une véritable humiliation, un de ces malheureux fit preuve de curieuse ingéniosité.

Il commanda une plaque semblable aux autres, mais avec une inscription conçue en ces termes et dans cette forme :

C'EST DANS CETTE MAISON QU'EST NÉ
plus d'un contemporain de
L'EMPEREUR NAPOLEON I.

Par surcroît de précaution, il ordonna qu'on garnît ces mots "*plus d'un contemporain de*" avec une sorte de dorure bon marché, une de ces dorures qui est, comme disent les gens, un véritable déjeuner de soleil.

Maintenant, il est content, le bonhomme !

Il a sa plaque.

Et quelle plaque !

ALPHONSE ALLAIS.

UN EXCITANT

— Je suis vraiment enchanté des progrès que fait mon fils en écriture, dit Calino à son ami Guibollard. Il écrit de deux à trois heures par jour.

— Ah ! lui répond Guibollard, et comment s'est opéré cet heureux changement ?

— Je lui ai dit de me dresser une liste de ce qu'il voudrait pour sa prochaine fête, et depuis lors il n'arrête plus.

SON DÉFENSEUR



— Si vous faites un pas de plus, je vous fais dévorer par mon chien.